MAISON BEAULIEU · AB ÉDITIONS

Les Archives Secrètes de la Police · Tome VII : Le Règne de Sartine



La Cour des Vauriens

PREMIER CHAPITRE INTÉGRAL OFFERT

ADRIEN L. BEAULIEU

adrienbeaulieu.com · Ex-libris d'extrait gratuit

EXTRAIT DE LECTURE · DE L’ARCHIVE AU FEUILLETON

1. L’honneur à crédit

On me pardonnera de commencer ce volume en riant. Je n’en ai pas l’habitude, et le lecteur qui m’a suivi jusqu’ici sait que ces cartons m’ont plus souvent tiré des soupirs que des sourires ; mais l’affaire que j’en sors aujourd’hui commence en comédie, et je serais un mauvais archiviste si je lui donnais dès la première page le visage qu’elle n’aura qu’à la dernière. Qu’on rie donc avec moi, un chapitre ou deux. On aura tout le temps de cesser.

Qu’on se figure Paris au printemps de 1764, un an après la paix. La guerre de Sept Ans s’était finie à Paris même, dans un hôtel de la rue de Grenelle, par un traité que personne n’aimait et que tout le monde avait signé avec soulagement ; on avait perdu le Canada, les Indes, la moitié des îles, et l’on avait gagné, en échange, de pouvoir de nouveau s’occuper de soi. La ville s’en occupait avec fureur. Voici ce qu’elle était devenue en sept ans de dépenses : une ville de rentes effondrées, d’officiers réformés qui portaient encore l’épée et n’avaient plus de quoi la faire dorer, de veuves qui vendaient leur argenterie par cuiller, de fournisseurs qui n’étaient pas payés et de seigneurs qui ne payaient pas — car la noblesse était ruinée comme le royaume, et elle l’était avec plus de grâce, ce qui est sa manière de l’être. Tout le monde devait à tout le monde. On donnait à souper à crédit, on jouait à crédit, on aimait à crédit ; l’honneur lui-même, cette dernière rente des gens de qualité, se jouait à crédit, et c’est de ce crédit-là que vivaient les deux hommes dont ce volume conte le duel.

Au sommet de cette ville, un homme régnait sur ce qu'on y disait, sur ce qu'on y imprimait, sur ce qu'on y jouait la nuit et sur ce qu'on y cachait le jour. Le lecteur l'a vu, au volume précédent, monter l'escalier de la lieutenance avec deux perruques et une leçon ; il y avait de cela quatre ans et quelques mois. Antoine de Sartine avait trente-quatre ans. Il tenait la police de Paris depuis novembre 1759 et, depuis l'année d'avant, la direction de la Librairie, c'est-à-dire la censure ; il tenait donc, dans les mêmes mains, ce qui se disait et ce qui s'écrivait, et il tenait le tout avec une aisance dont la ville parlait comme on parle du beau temps. On ne discutait plus sa police. On l'avait discutée, la première année, comme on discute tout ce qui commence ; puis il y avait eu — le lecteur voudra bien patienter jusqu'au dernier volume de ce tome pour en avoir le récit — une affaire résolue en un jour, du côté du Jardin du Roi, qui avait fait dire à Paris qu'on ne pouvait plus rien cacher à cet homme-là ; et depuis l'affaire du Jardin-des-Plantes, comme on disait, on ne discutait plus la police de M. de Sartine. On l'admirait. C'est un état plus dangereux, et il le savait mieux que personne, mais il le savait comme on sait, à trente-quatre ans, que l'on mourra : de loin.

Ouvrons son cahier. Il est daté du 6 mars 1764, et il commence, comme les entrées de cette période, par un compte.

Ce 6 mars 1764. Quatre affaires soldées cette semaine, et pas une qui ait fait de bruit ; c'est une bonne semaine. La première était un fils qui battait sa mère, la seconde un abbé qui vendait des billets d'une loterie qui n'existait pas, la troisième une comtesse dont le carrosse avait renversé un porteur d'eau, la quatrième un colonel réformé qui avait fait rouer de coups son tailleur parce que le tailleur voulait être payé. Il y a, dans ces quatre affaires, quatre manières de ne pas juger,

et j'ai employé les quatre : le fils est à Saint-Lazare aux frais de sa mère, l'abbé à trente lieues, la comtesse a payé une pension au porteur d'eau et m'a envoyé une boîte, le colonel a payé son tailleur et me doit une reconnaissance qu'il ne réglera jamais, ce qui vaut mieux qu'un billet, car on ne peut pas escompter une reconnaissance. Voilà mon métier. Il consiste à faire que rien ne se voie, et l'on ne m'a jamais demandé autre chose depuis le premier jour ; seulement, le premier jour, je ne savais pas que c'était un art, et je le sais.

Je m'écoute écrire, ce soir, et je m'entends bien. C'est un signe que je note sans le commenter ; un homme qui s'entend bien écrire est un homme qui a cessé de se corriger, et l'on ne sait jamais si c'est parce qu'il n'a plus de fautes ou parce qu'il ne les voit plus. Passons.

On m'a porté ce matin la douzième. Elle est grise, à trois rangs, très simple, et je l'ai commandée pour les jours d'audience où je reçois des gens qui ne comptent pas et qui doivent croire qu'ils comptent : c'est la plus chère de toutes. Je les range dans le petit cabinet, à côté du grand, sur des têtes de bois qui ne disent rien, et je m'aperçois en les comptant que j'ai à présent plus de perruques que je n'avais de chemises en arrivant dans cette maison, et que je ne les porte plus pour paraître — je les porte pour que l'autre sache d'avance ce que je vais lui dire. C'est une économie de paroles. Je vous vois sourire, lecteur que je n'aurai point ; c'est que je souriais en l'écrivant.

Je peins à présent deux hommes, et je les peins en gloire, parce que c'est ainsi que Paris les voyait ce printemps-là, et qu'on ne comprendrait rien à leur chute si l'on ne les avait d'abord vus briller.

Le premier s'appelait Jacques Rochette de La Morlière, et il se faisait appeler le chevalier de La Morlière, ce qui n'était pas tout à fait

faux et pas tout à fait vrai, comme tout ce qui le concernait. Il avait quarante-quatre ans, une taille haute, un visage long et pâle qu'il portait comme un masque de tragédie, et une voix — c'est par la voix qu'il faut commencer, car c'est par elle qu'il régnait — une voix qui remplissait le parterre de la Comédie-Française sans qu'il parût l'élever, et qu'un signe de sa main, un seul, déchaînait ou faisait taire. Il était le chef de la claque. Le lecteur d'aujourd'hui, qui a vu ce commerce se régler comme une administration, ne se figure pas ce qu'il était alors : une puissance sans titre et sans bureau, qui tenait le sort d'une pièce et d'une actrice entre trente paires de mains payées, et dont on ne savait jamais où finissait le zèle et où commençait le chantage. La Morlière avait porté cette puissance à un degré qu'on n'avait pas vu. Il occupait, à chaque première, le milieu du parterre de la salle des Fossés-Saint-Germain, debout — le parterre était debout, on ne s'y asseyait pas —, la canne haute, entouré de ses hommes qu'il appelait ses « Romains » ; et les plus grands acteurs du siècle, Le Kain, Préville, la Clairon, la Dangeville, qui n'avaient peur de personne, avaient peur de lui, et lui envoyaient, la veille des représentations, des billets et des présents qu'il recevait comme un ambassadeur reçoit des lettres de créance. Il avait écrit, jeune, un roman qu'on lisait sous le manteau et qui s'appelait Angola ; il avait été deux fois à Saint-Lazare, ce dont il parlait avec une simplicité magnifique — « c'est le genre de prison qui classe un homme, disait-il ; on n'y met que les fils de famille et les gens d'esprit, et je n'ai jamais su dans laquelle des deux catégories on m'avait rangé » — ; il tenait table, chaque soir, au café de Procope, en face de la Comédie, où il jugeait les pièces avant qu'on les eût jouées, les acteurs avant qu'ils eussent parlé et les auteurs avant qu'ils fussent nés ; et il logeait au Temple, dans cette enclave du prince de Conti où les créanciers

n’entrent pas et où la police, par usage, ne va pas non plus. Il vivait de tout cela — de la claque, de la plume, des présents, du crédit — et il en vivait bien, ou du moins avec éclat, ce qui, à Paris, revient au même tant que le crédit dure.

Je le montre à l’ouvrage, un soir de ce mois de mars, parce qu’un portrait ne vaut rien sans un geste. On donnait une tragédie nouvelle, d’un jeune homme de province qui avait des protecteurs et pas de talent ; l’auteur, blême, était venu au Procope l’après-midi, comme on va à confesse.

— Monsieur le chevalier, dit-il, on me dit que le parterre vous écoute.

— On vous dit vrai, monsieur, et l’on vous dit peu. Le parterre m’écoute ; c’est moi qui écoute votre pièce, et je vous avoue qu’au troisième acte je me suis endormi. Cela n’est pas grave : le parterre dormira avec moi, et l’on appelle cela un succès d’estime.

— Je voudrais un succès tout court.

— Cela se peut, dit La Morlière en tournant sa cuiller. Cela se paie. Non pas en argent — je ne prends pas d’argent des auteurs, c’est un principe, et j’en ai deux —, mais en reconnaissance : vous direz partout que la scène du quatrième acte, la seule qui vaille, est de vous, et vous me laisserez dire, moi, que je vous ai conseillé le reste. Nous y gagnerons tous les deux, et Le Kain aussi, qui a besoin qu’on l’applaudisse au bon endroit, car il a la fâcheuse habitude d’être bon là où l’on ne l’attend pas.

Le soir, au parterre, il leva sa canne au milieu du quatrième acte, à un vers qui n’était pas mauvais, et trente voix firent d’un vers

médiocre un vers immortel ; il baissa la canne au cinquième, et la salle se tut si bien qu'on entendit l'auteur respirer dans sa loge. La pièce eut six représentations. C'était beaucoup. Le jeune homme dit partout ce qu'on lui avait dit de dire, et La Morlière eut, pour tout l'hiver, un homme de plus qui lui devait quelque chose — ce qui était, plus que l'argent, la seule monnaie qu'il thésaurisât.

Le second s'appelait Philippe-Auguste de Sainte-Foix, chevalier d'Arc, et il portait dans les veines, ce qui n'est pas peu de chose, un quart du sang de Louis XIV. Il était le fils naturel du comte de Toulouse, lui-même fils légitimé du grand roi et de Mme de Montespan ; il était donc, par la main gauche, le petit-fils du Roi-Soleil et le demi-frère du duc de Penthièvre, le plus riche prince du sang de son temps — et il n'avait pas un sou. Ce mélange faisait toute sa personne. Il avait quarante-deux ans, une belle figure un peu lourde, l'air militaire, la voix haute ; il avait servi, il avait écrit — un livre sérieux, La Noblesse militaire , où il soutenait, contre un abbé qui voulait mettre les gentilshommes dans le commerce, que la noblesse était faite pour l'épée et pour rien d'autre, ce qui, sous sa plume, prenait un sens que l'abbé n'avait pas prévu — ; il fréquentait les tripots comme d'autres fréquentent les églises, avec assiduité et sans y trouver le salut ; il devait à tout Paris ; et il vivait de son nom comme La Morlière vivait de sa voix — en le prêtant, en le montrant, en le mettant en gage. On racontait encore, dans les salons, l'affaire de l'argenterie de la Verrière : une dame de ce nom lui avait prêté, pour un souper qu'il donnait, ses couverts et ses flambeaux, et il les avait portés le lendemain chez un prêteur sur gages avec l'aisance d'un homme qui met un mot dans une boîte ; la dame avait crié, le monde avait ri, et l'argenterie était revenue, six mois après, par une voie

qu'on ne sut jamais. On appelait cela une forfanterie. On n'appelait rien un vol, chez un homme dont le grand-père était Louis XIV.

Je le montre aussi, une nuit du même mois, à l'hôtel de Gesvres, où l'on jouait au pharaon sous la protection d'un privilège que la police tolérait parce qu'elle ne pouvait pas l'abolir. Le chevalier tenait la carte depuis minuit et perdait depuis une heure, avec cette égalité d'humeur des hommes qui ne perdent jamais que l'argent des autres. Un tailleur — c'était son tailleur, un nommé Ledru, qui l'avait suivi jusque-là parce qu'on ne le recevait plus à sa porte — se glissa derrière sa chaise, le chapeau à la main, et lui parla à l'oreille.

— Monsieur le chevalier, mon mémoire. Il y a deux ans.

— Mon ami, dit d'Arc sans se retourner, vous êtes le seul homme de Paris qui vienne me parler d'argent quand j'en perds ; les autres attendent que j'en gagne, et ils ont raison, car cela ne m'arrive jamais. Vous serez payé le jour où le roi paiera ses dettes. C'est mon grand-père ; cela m'engage.

— Le roi ne me doit rien, monsieur.

— C'est bien ce que je dis : vous n'avez qu'un débiteur, et il est de la famille. Estimez-vous heureux, et faites-moi un habit pour l'été ; celui-ci a vu trop de tables.

La banque rit ; Ledru se retira ; l'habit fut fait, je le tiens du mémoire, qui est dans le carton, et qui ne fut jamais payé non plus.

Voilà les deux chevaliers. Ils se connaissaient, se saluaient, se détestaient, et se disputaient depuis deux ans le même gibier — les veuves de la guerre, les fournisseurs, les fils de famille, les tables des salons où l'on soupe sans qu'on vous demande d'où vous venez — avec

cette courtoisie féroce des gens du même métier. Le lecteur les verra s'entre-voler tout un volume. Qu'il les regarde encore un instant tels que Paris les regardait au mois de mars 1764 : brillants, insolents, ruinés, intouchables ; l'un couvert par un prince, l'autre par un sang. On riait d'eux. On riait avec eux. On ne songeait pas — personne n'y songeait, et le lieutenant de police moins que personne — que ce rire avait un prix, et qu'il y avait quelqu'un, en bas, pour le payer.

Le coup des trois cents bouteilles, qui ouvre cette histoire, fut joué le 2 mars, et je le donne tel que le rapport de police l'a gardé, avec un détail que le rapport ne pouvait pas avoir et que je tiens du cahier de Cordier.

Il y avait, rue de la Verrerie, un négociant en vins de Bordeaux nommé Guérin, cinquante-cinq ans, une bonne maison, une cave qu'on venait voir, une fille de dix-sept ans qui tenait les écritures — on la nommait Toinette —, et cette confiance des gens qui ont réussi par leur travail et qui croient, parce qu'ils sont honnêtes, que le monde l'est à proportion de sa fortune. Un matin, un homme se présenta chez lui, de bonne mine, en habit de drap fin, un peu râpé aux coudes mais brossé comme pour une revue, qui se dit l'intendant de M. le marquis de Soyecourt. Le marquis existait ; il avait une maison, des terres, des dettes et une cave, et il donnait à souper : rien de plus vraisemblable. L'intendant voulait trois cents bouteilles de bordeaux, du meilleur, livrables sous huit jours à un cellier de la rue Saint-Honoré, où M. le marquis faisait porter les vins de ses soupers d'hiver ; il paierait à la Saint-Jean, comme les grandes maisons, sur un billet de l'intendance ; et il goûta le vin, ce qui acheva de le rendre vrai, car il le goûta en homme qui s'y connaissait et le trouva bon en homme qui l'aimait.

— Trois cents, dit Guérin, qui calculait. C'est une belle commande, monsieur l'intendant.

— C'est une belle cave, monsieur Guérin. M. le marquis ne boit pas ce qu'il ne fait pas voir, et il ne fait voir que ce qu'il ne boit pas ailleurs. Vous serez sur sa table tout l'hiver prochain, et l'on vous demandera votre nom. Cela vaut bien la Saint-Jean.

— Cela vaut la Saint-Jean, dit Guérin, et il tendit la main.

Les bouteilles furent livrées le 9 ; le cellier de la rue Saint-Honoré était loué depuis huit jours au nom d'un homme qui n'était pas venu le voir ; le 12, il était vide, et l'on sut plus tard, par un marchand du Marais, que trois cents bouteilles d'un bordeaux excellent avaient été revendues en trois lots, à moitié prix, à des gens qui donnaient à souper et qui ne demandent pas d'où vient le vin quand il est bon. Le marquis de Soyecourt n'avait jamais eu d'intendant de ce nom. Guérin l'apprit à la Saint-Jean, en portant son billet.

Le détail que le rapport n'a pas, et que Cordier a noté parce qu'il notait tout, est celui-ci : le faux intendant, en sortant de la cave, avait dit à Toinette, qui l'éclairait dans l'escalier, que son père avait la plus belle cave de Paris et la plus jolie caissière, et qu'il reviendrait pour l'une ou pour l'autre ; et Toinette avait ri, parce qu'elle avait dix-sept ans et qu'un homme bien mis venait de commander trois cents bouteilles. Elle riait encore le soir en le racontant.

— Il a dit « la plus jolie caissière », mon père. Il a dit cela dans l'escalier, avec sa voix.

— Il a dit surtout trois cents bouteilles, ma fille, et c'est celles-là que j'ai entendues. Sa voix, garde-la pour toi.

— Elle était belle, sa voix. On aurait dit qu'il lisait.

— Les gens de qualité lisent tout, même ce qu'ils disent. Va coucher les écritures ; on portera le compte à la Saint-Jean, et tu verras ce que c'est qu'une maison qui fournit un marquis.

Le lecteur voudra bien retenir ce rire ; il ne le retrouvera pas.

Guérin, lui, était content de sa vente. Il le fut trois mois. C'est le sort des dupes de ce volume : elles ne savent pas encore qu'elles sont dupes, et l'on rit d'elles avant qu'elles aient de quoi pleurer.

Cordier avait trente-deux ans. Il n'avait pas de charge — il n'en avait toujours pas, et il n'en demandait plus ; Sartine avait dit un jour, en riant, qu'un homme sans titre entre partout, et Cordier avait pris cela pour ce que c'était : la manière du maître de garder son homme sans le payer davantage. Il était, dans la ville, ce que le lecteur l'a vu devenir : l'homme du pavé qui lit tout — les feuilles, les visages, les cafés, les portes —, celui qui monte les rapports de nuit à sept heures et les lit avant le lieutenant parce que le lieutenant sourit trop tôt, celui à qui l'on dit les choses sans savoir qu'on les lui dit. Il avait gardé de la rue Saint-Jacques cette façon d'écouter les gens comme on lit une épreuve, en cherchant la lettre qui boite. Il ne s'était pas marié. Il logeait à deux pas de la lieutenance, dans deux pièces qui sentaient le papier ; il portait un habit brun qui ne disait rien ; et il riait encore, ce printemps-là, de la comédie qu'on lui donnait à lire chaque matin — je le note parce que c'est le dernier printemps où il rira.

Il monta à la Courtille le 14 mars, un mercredi, dans l'après-midi, comme il y montait une fois par mois depuis sept ans, pour entendre ce que la ville disait d'en bas.

— Fin des premières pages offertes (Chapitre I complet à retrouver dans l'édition intégrale) —

MAISON BEAULIEU · AB ÉDITIONS

Poursuivre l’enquête avec Adrien L. Beaulieu

Retrouvez la fiche complète de « La Cour des Vauriens » pour réserver l’édition complète dès son ouverture, ou plongez dès ce soir dans notre trilogie historique disponible immédiatement.

Ouvrir la fiche officielle de « La Cour des Vauriens » →

Lire dès ce soir : Trilogie Treize à Table Tomes I–III (24,90 €) →

https://adrienbeaulieu.com/books/archives-secretes-vol20